

## Cosmos ouvert et épidémies mortelles dans le *De rerum natura*

En analysant une opinion attribuée par Plutarque aux Démocritéens, je voudrais montrer combien il est difficile d'utiliser un témoignage isolé ancien pour éclairer les textes de Lucrèce sur l'épidémie. A partir de ce même texte, j'essaierai de préciser l'arrière-plan intellectuel de l'information que donne Lucrèce, non sur la peste d'Athènes, sujet amplement traité, mais sur la notion même d'épidémie ainsi que sur l'origine et la propagation de cette dernière. Le but de cet exposé ne sera évidemment pas d'énumérer les sources possibles de Lucrèce, mais de définir les différents niveaux 'culturels' de son information et d'évaluer en contre-point la part d'élaboration esthétique et morale qui lui revient en propre.

On a souvent considéré que le poète latin proposait dans le chant VI une origine extra-cosmique aux épidémies humaines. Cette origine suscitait un étonnement qui s'ajoutait à celui de voir traiter ce sujet dans un chant consacré à la météorologie: en effet l'épidémie n'est pas normalement abordée dans le cadre de la météorologie ancienne, laquelle a pour objet l'étude des phénomènes sublunaires. Pourtant, puisque ce chant a pour but premier d'expliquer les phénomènes dont la méconnaissance est cause de troubles pour l'homme, il n'est pas surprenant que Lucrèce consacre à l'épidémie, source particulière de terreur, maints développements. Elle appartient en effet aux phénomènes météorologiques dans la mesure où elle est véhiculée à travers le ciel, comme le sont les nuages, ou à travers la terre, comme l'humidité qui en émane. Selon la doctrine épicurienne, tout l'espace d'un monde, ou *kosmos*, de même que le corps de l'homme, est en effet poreux. L'épidémie peut donc y circuler d'une région à une autre. Une origine intra-cosmique de l'épidémie ne soulève donc aucune difficulté. Mirko Grmek,<sup>1</sup> notamment, a montré comment la théorie des atomes professée par Epicure pouvait au contraire s'accorder avec la bioclimatologie hippocratique qui expliquait l'épidémie par le rôle pathogène de l'air corrompu: 'quand une seule maladie sévit de manière épidémique, il est évident que la cause n'en est pas le régime; c'est ce que nous respirons' (*De la nature de l'homme* 9). Une conception semblable est exprimée au chant VI (1095-1119). Quand certains atomes dont le groupement forme les maladies se sont concentrés en leur vol, ils 'bouleversent le ciel, l'air devient morbide' (1097). On connaît du reste l'intérêt particulier que Lucrèce porte aux émanations et aux effluves. Il est cependant probable que la conception d'une propagation 'intra-cosmique' de l'épidémie ait déjà été prise en compte par Epicure.

<sup>1</sup> Grmek (1984) 53-70.

Plus étrange paraît l'idée que la cause de la maladie et de l'épidémie puisse venir de l'extérieur de notre monde. Pour l'instant, la validité de cette thèse ne sera pas examinée pour elle-même, mais l'enquête se limitera à la question suivante: est-il certain que Lucrèce envisage une origine 'extra-cosmique' de l'épidémie? Les textes sont en fait ambigus et aucun ne permet d'affirmer avec certitude que l'afflux de particules nocives depuis l'extérieur (*extrinsecus*) fait référence à l'extérieur de notre monde plutôt qu'à l'extérieur d'un climat donné. Dans les vers 481-495, où Lucrèce, à propos de l'éruption de l'Etna, établit une analogie entre le rapport de l'homme au cosmos et le rapport du cosmos à l'univers, il est à noter que le premier rapport s'exprime en terme de maladie et d'épidémie, le second en terme de cataclysme. Mais cela ne signifie pas pour autant que la cause d'une maladie ne puisse venir de l'univers. Le texte le plus probant en faveur de l'origine extra-cosmique de l'épidémie figure dans le développement sur l'aimant:

denique qua circum caeli lorica coerces  
 [lacune d'un vers]  
 morbida usque simul, cum extrinsecus insinuatur.<sup>2</sup>

Or si l'on rattache ces deux vers à ceux qui suivent, s'il y a une comparaison implicite entre la maladie et les tempêtes, comme on le pense généralement, faut-il comprendre que les tempêtes vont au-delà de l'enveloppe du monde, au-delà de l'éther, pour revenir dans le monde? Cela paraît tout aussi étrange pour les tempêtes et les nuages que pour la maladie. Je reviendrai sur le point doctrinal plus loin. Mais, d'emblée, ne vaudrait-il pas mieux comprendre le va-et-vient comme se produisant par rapport à un ciel donné, les nuages et les tempêtes venant d'en-haut et traversant le ciel, comme cela paraît être aussi le cas aux vers 1095-1102, où l'épidémie est associée aux nuages? Cet emploi du mot ciel, (*caelum*), au sens vulgaire de climat est général dans le chant VI, le terme *mundus* représentant le terme spécifique pour désigner l'enveloppe du ciel. Ainsi, dans les vers 1131-1137 traitant de l'origine de la peste, *caeli amictum* désigne non pas le manteau que forme l'enveloppe du cosmos, comme le terme parallèle *chitôn* chez Démocrite, mais la limite de ce que l'on appelle communément un climat. Bref, ce texte court et lacunaire ne permet pas d'affirmer avec certitude que la *vis morbi* peut pénétrer dans notre monde depuis l'extérieur de celui-ci. Pourtant, il a paru souvent offrir une assez grande probabilité à cette interprétation et la plupart des exégètes l'ont adoptée.<sup>3</sup> La question a été reprise récemment par J. Pigeaud<sup>4</sup> qui développe longuement la thèse d'une origine extra-cosmique de l'épidémie chez Lucrèce.

Un argument extérieur au texte de Lucrèce peut être avancé en faveur de cette thèse: elle a déjà été professée par les atomistes anciens. En effet un texte des *Questions de Tables* de Plutarque attribue aux 'Démocritéens' l'opinion que certaines maladies

<sup>2</sup> VI.954-955: 'par la cuirasse enfin dont le ciel entoure [lacune] avec la maladie quand elle s'insinue du dehors.'

<sup>3</sup> Pour les interprètes anciens, on peut se référer à la recension de Giussani (1896-1897) vol. II, 275-277. Bailey (1697-1698) admet la possibilité d'une origine extra-cosmique de l'épidémie tout en émettant quelques réserves.

<sup>4</sup> (1981) 211-236.

proviennent de l'extérieur d'un cosmos. Au cours d'un débat sur l'origine des maladies nouvelles, Plutarque, qui joue le rôle d'un des interlocuteurs face à deux autres convives, Diogène et Philon, affirme en effet:

quant à introduire un air nouveau ou une eau différente, si Diogène s'y oppose, renonçons-y. Nous savons pourtant que les disciples de Démocrite disent et écrivent que la destruction des mondes extérieurs et l'irruption dans notre monde de corps étrangers venus de l'infini sont souvent à l'origine d'épidémies et de maladies inhabituelles' (trad. Frazier et Sirinelli).<sup>5</sup>

Il est impossible, dans le cadre de ce bref exposé, d'examiner, comme il le faudrait, le statut du texte de Plutarque. Je m'appuierai surtout pour le commenter sur un article au titre apocalyptique: 'Démocrite et les dangers de l'irradiation cosmique.' Cet article de Ch. Mügler<sup>6</sup> paraît en effet avoir révélé aux commentateurs du *DRN* l'intérêt du texte de Plutarque et il a conforté la thèse d'une origine extra-cosmique de l'épidémie chez Lucrèce. Ce texte peu connu est d'autant plus intéressant que l'on ne sait presque rien des théories de Démocrite sur les épidémies, auxquelles il avait pourtant consacré un ouvrage.

On ne trouve rien dans la doxographie de Démocrite ou de ses disciples pour confirmer ce texte de Plutarque. Mais il est conséquent avec la physique de Démocrite. Nous savons par Aétius et par Hippolyte que chez Démocrite les mondes peuvent se détruire les uns les autres. Mügler distingue deux circonstances d'afflux de corps pathogènes, l'une lors de la destruction d'un monde, l'autre régulière, correspondant à un 'rayonnement d'atomes depuis les mondes'.<sup>7</sup> En plus des percussions lors de la destruction des mondes, il existerait, écrit Mügler,

une autre action 'plus régulière', exercée par les mondes lointains sur un monde particulier plus faible. Comme tous les corps composés dans la physique de Démocrite, les mondes rayonnent de leur surface [...] des nuages d'atomes qui traversent l'espace et risquent de rencontrer sur leur chemin d'autres mondes, et parmi eux des mondes composés d'atomes plus petits comme le nôtre. Une pluie d'atomes hétérogènes se déverse à ces moments sur notre cosmos et en use les structures [...]. Cette pluie d'atomes étrangers frappe en particulier les organismes de notre monde. Leurs tissus étant sans défense contre un assaut prolongé de corpuscules supérieurs de taille à ceux dont ils sont composés, ils finissent par accuser les maladies étranges auxquelles Plutarque fait allusion.'

Remarquons tout d'abord que, dans le texte de Plutarque, le corps étranger venant d'un autre monde représente l'élément pathogène lui-même; il n'est pas la cause indirecte de celui-ci à l'occasion d'un cataclysme qu'il déclencherait dans notre monde. Ce type d'explication doit être exclu puisqu'il est utilisé dans la suite immédiate du texte cité, où Plutarque traite des épidémies se produisant lors de destructions partielles dans notre monde: ces destructions sont les causes de la modification

<sup>5</sup> Plut. *Quaest. Conv.* 733d: τὸ μὴν οὖν ἀέρα καινὸν ἐπεισάγειν ἢ ξένον ὕδωρ, εἰ μὴ βούλεται Διογενιανός, ἐάσωμεν. καίτοι τοὺς γε Δημοκριτεῖους ἴσμεν καὶ λέγοντας καὶ γράφοντας, ὅτι κόσμων ἐκτὸς φθαρέντων καὶ σωμάτων ἀλλοφύλων ἐκ τῆς ἀπειρίας ἐπιρρεόντων ἐνταῦθα πολλακίς ἀρχαί παρεπίπτουσιν λοιμῶν καὶ παθῶν οὐ συνήθων.

<sup>6</sup> Mügler (1967) 221-228.

<sup>7</sup> Mügler corrige ἐκ τῆς ἀπορίας des manuscrits, qui n'offre guère de sens, en ἀπορροῆς, qu'il comprend comme: 'à partir du détachement (des atomes) de leur lieu d'origine, les mondes'; mais son explication générale peut rester valide même si l'on adopte la correction philologiquement plus plausible de Turnèbe, ἐκ τῆς ἀπειρίας, 'de l'infini'.

des eaux et de divers éléments de notre monde qui deviennent pathogènes pour cette raison. C'est du reste l'explication retenue par Sénèque à propos des épidémies suivant l'irruption de l'Etna. On ne la trouve pas explicitement chez Lucrèce, mais Bailey considère qu'elle est sous-jacente au texte évoqué plus haut sur l'Etna. L'hypothèse des Démocritéens présentée d'abord par Plutarque s'applique au contraire très clairement à l'introduction d'un élément pathogène, air, eau ou nourriture, affluant directement depuis les mondes étrangers ou depuis les intermondes dans notre monde.<sup>8</sup>

Ce n'est pas ici le lieu de s'attarder sur les problèmes que pose l'interprétation brillante mais audacieuse de Mügler. Le concept ambigu d'irradiation, le fait que les *sômata* soient assimilés à des atomes présentent des difficultés, mais celles-ci ne rejaillissent pas directement sur la question principale, celle de savoir si l'afflux de corps ou de particules extérieurs à notre monde peut provoquer des maladies ou des épidémies nouvelles. Examinons donc les similitudes entre ce texte et certains développements de Lucrèce.

La première porte sur le rapport entre la physiologie des mondes et celle des êtres vivants. Chez Lucrèce, ce rapport a été souligné notamment par Bailey. Par exemple, les tremblements de terre sont l'épilepsie du cosmos; l'analogie peut jouer en sens inverse: l'épilepsie est comme un *fulminis ictus*. Ces analogies physio-pathologiques reposent souvent chez Lucrèce sur la conception d'une 'structure atomique ou granulaire' commune aux êtres vivants et au monde, conception dont l'origine remonte à Démocrite et qui fut reprise par Epicure.

L'explication de Mügler présente aussi l'intérêt de faire ressortir le rôle que jouent pour Démocrite les enveloppes atomiques tant dans les organismes vivants que dans notre monde, l'enveloppe de celui-ci constituant, selon Démocrite, un manteau, le fameux *chitôn*. Il ne fait pas de doute que pour Epicure aussi l'enveloppe de notre monde est perméable: elle rend possible, comme le dit Lucrèce, l'entrée et la sortie des particules (VI.492-494). La *Lettre à Pythoclès* affirmant que cette enveloppe est poreuse ou dense ne doit pas induire en erreur.<sup>9</sup> Il ne peut s'agir que de degrés relatifs de densité et de porosité. Lucrèce, quant à lui, a manifestement dramatisé cette ouverture du cosmos. Et l'on peut se demander si le désarroi manifesté parfois dans le chant VI ne tient pas surtout à l'angoissante nécessité où se trouve Lucrèce d'accepter définitivement l'ouverture du cosmos et sa communication avec l'espace infini, appelé aussi le vide. Dans le cosmos, l'enveloppe dont nous couvre le ciel (*mundus*) correspond au *tegmen* qui enveloppe le corps humain et empêche l'âme de subir les attaques extérieures et de se disperser dans l'air.<sup>10</sup> Le fait que cette enveloppe du cosmos soit désormais perméable semble réveiller involontairement les

<sup>8</sup> Ainsi que le prouve l'argumentation de Diogène en 732d.

<sup>9</sup> Epic. *Ep. Pyth.* 88: 'un monde (*kosmos*) est une certaine enveloppe de ciel, découpée dans l'infini et se terminant en une zone limite rare ou dense, — laquelle dissoute, tout ce qui est en elle connaîtra la ruine —: tous ces cas sont possibles, car aucun phénomène n'y contredit en ce monde-ci, dans lequel il n'est pas possible d'apercevoir la ligne qui le limite' (trad. M. Conche).

<sup>10</sup> Segal (1992), en particulier chapitres 5 ('Walls, boundaries and mortality'), et 6.1 ('The violation of corporeal boundaries'). L'auteur n'aborde pas le problème que pose le statut poreux de l'enveloppe céleste dans le *DRN* par rapport à la théorie d'Epicure, telle qu'elle est exposée par nos sources. En revanche, il souligne la relation de la fin du chant VI avec les passages du chant III sur les agressions mortelles que subit le corps.

peurs que suscitait au chant III la violation des barrières du corps, ces peurs humaines que Lucrèce, tout en les représentant de la manière la plus vive, avait alors dénoncées et vaincues par la raison. La dramatisation éminemment perceptible au chant VI est-elle due aussi au fait que notre monde désormais ouvert pourrait recevoir de l'extérieur, outre les atomes qui provoquent des cataclysmes, une *vis morbi* déjà formée, une épidémie toute prête, pourrait-on dire?

En l'absence de texte décisif chez Lucrèce, la question ne peut recevoir de réponse assurée; l'inadéquation entre l'hypothèse des Démocritéens et certains principes épicuriens est aussi révélatrice en ce sens. Notamment, comme l'a rappelé Diogène dans le dialogue de Plutarque, il existerait, d'après leur théorie, des germes particuliers (*idia spermata*)<sup>11</sup> de maladies nouvelles venant de l'extérieur du cosmos. Or selon Epicure *Lettre à Hérodote* 74:

on ne saurait démontrer que dans tel monde, des germes (*spermata*) tels que d'eux se forment les animaux, les plantes et tout le reste de ce qu'on voit, pourraient n'être pas contenus et que dans tel autre ils pourraient l'être. De même aussi, il faut penser qu'ils sont nourris de la même façon que sur la terre (trad. M. Conche).

Chez Epicure le nombre des formes atomiques n'étant pas, comme chez Démocrite, infini, les mondes et leurs productions ne peuvent pas différer au point d'être absolument étrangers les uns aux autres. L'idée qu'une maladie leur soit spécifique semble donc difficilement conciliable avec la doctrine épicurienne. En revanche, à l'intérieur d'un monde donné, une certaine hétérogénéité existe, mais elle ne joue que par rapport à un groupe donné d'individus. Ainsi le climat d'Égypte ne nous est pas favorable, il nous rend malades, que nous allions vers lui, ou qu'il se déplace jusqu'à nous. L'hypothèse 'extra-cosmique' des Démocritéens devrait donc être considérablement corrigée pour s'adapter aux principes épicuriens et à l'explication de l'épidémie proposée par Lucrèce: un certain groupement d'atomes formant une sorte d'air ou de climat dans un monde donné pourrait, en s'introduisant dans un autre monde, être facteur de maladie pour la population d'un climat donné notamment parce que sa proportion ne lui est pas adaptée, tandis qu'à l'intérieur d'un monde les différents climats ont au contraire adapté les organismes à leurs proportions atomiques (*kata plêthos*). Ainsi disparaît un des aspects les plus intéressants de la thèse de Démocrite: la conception d'un germe particulier et nouveau comme cause de l'épidémie.

Pour légitimer l'origine extra-cosmique d'une épidémie, il faut en outre admettre qu'un groupement spécifique d'atomes formant la cause générique de l'épidémie puisse s'introduire à travers les murailles du monde. Etant donné la finesse des divers atomes formant l'air, cette hypothèse paraît *a priori* plausible. Elle est plus problématique dans le cas d'atomes formant l'eau: comment préserveraient-ils, lors du passage des 'murailles du monde', la structure du composé qu'ils formaient dans un autre monde? Lucrèce, du reste, n'envisage qu'une cause d'épidémie, l'air. Mais il faut

<sup>11</sup> Diogène n'attribue pas explicitement les *idia spermata* aux Démocritéens, mais il les réfère à la conception de l'origine des maladies nouvelles professée par ceux qui considèrent 'qu'un air nouveau, une eau étrangère ou une nourriture inconnue aux générations antérieures affluent ici pour la première fois depuis certains autres mondes ou depuis les intermondes (*μετακοσμίων*)' (731d). Les tenants de cette doctrine sont évidemment, comme Diogène du reste le précise plus loin, les Démocritéens.

surtout noter que, sauf dans le cas des images des dieux affluant depuis les inter-mondes, le *DRN* mentionne seulement l'afflux dans notre monde des atomes séparés formant la *copia materiae*, et non pas celui de structures atomiques déjà formées. On ne trouve pas non plus, à ma connaissance, dans le reste du *corpus* épicurien mention de l'entrée de tels composés dans le monde. Ces atomes extérieurs donnent naissance, selon Lucrèce, aux nuages, aux débordements des eaux etc., parce qu'ils viennent s'ajouter aux atomes divers qui forment ces éléments à l'intérieur d'un monde donné. Doctrinalement, rien n'empêche donc que des atomes extra-cosmiques rejoignent les divers atomes de notre monde qui composent la cause de telle ou telle maladie. Ainsi, l'afflux de la *vis morbi* depuis l'extérieur (*extrinsecus*) pourrait également correspondre, si l'on admet le caractère vague du latin, à une telle pénétration d'atomes dans le monde.

Le texte attribué aux Démocritéens permet donc de replacer dans une perspective ancienne et atomistique le problème de l'afflux de la cause de la maladie ou de l'épidémie depuis l'extérieur du monde, mais il ne peut en aucun cas aider à trancher en faveur d'une interprétation extra-cosmique du terme *extrinsecus* en relation avec l'épidémie chez Lucrèce. Les différences relevées, qui s'ajoutent à l'ambiguïté de l'emploi d'*extrinsecus*, engagent plutôt à observer une attitude réservée.

Le débat sur l'origine des épidémies dans le *DRN*, quelle que soit sa complexité, ne doit pas occulter un apport majeur de Lucrèce: la reconnaissance de leur mode de transmission. En effet la médecine hippocratique se refusait à admettre la contagion et soutenait la thèse de la propagation massive de l'agent infectieux d'une région à l'autre, thèse qu'elle considérait comme exclusive d'une transmission de l'épidémie de sujet à sujet.<sup>12</sup> La conciliation des deux explications concurrentes réalisée par Lucrèce en acquiert une valeur d'autant plus grande.

Lucrèce n'a pas de terme propre pour désigner l'épidémie; il utilise *morbus*, ou bien *pestilentia* et sa variante *pestililitas*. Mais ce mot désigne aussi la peste, c'est-à-dire vraisemblablement le typhus exanthématique qu'il décrit à la fin du poème. La dramatisation de l'épidémie, dans cette description de la 'peste' d'Athènes, s'opère surtout à travers l'idée de contagion. Or si la contagion n'est pas admise par la médecine traditionnelle, on la trouve 'en germe', si l'on peut dire, chez Thucydide<sup>13</sup> et elle prend un développement particulier chez des auteurs latins, dont la description de la *contagio* paraît avoir été influencée par le *DRN*.<sup>14</sup> Chez Lucrèce, toutes les occur-

<sup>12</sup> C'est chez Varron (*R* I.12.2) que l'on trouve pour la première fois la mention d'animaux infimes et invisibles comme causes de maladies non sporadiques (voir Grmek (1984) 59 et note 41). Fracastor, au XVI<sup>e</sup> siècle, formula dans le cadre de ses recherches médicales le concept du *contagium vivum*, agent vivant transmissible, bien qu'invisible, mais la médecine néo-hippocratique, qui s'est largement imposée jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, repoussa toute idée de contagion. Ce n'est qu'avec le développement de la médecine dite scientifique, qui triomphe avec Pasteur, que la contagion sera acceptée. L'épidémiologie, en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, inclut l'étude des différents facteurs, notamment psychologiques, intervenant dans l'apparition des maladies et s'apparente de plus en plus à la sociologie. Dans ce contexte, le point de vue de Lucrèce sur l'épidémie non seulement représente un *intellectual background* toujours utile, mais peut aussi être une source renouvelée de réflexion.

<sup>13</sup> Thuc. II.51.4.

<sup>14</sup> Voir en particulier Verg. *G.* III.464-473; la première occurrence répertoriée du terme *contagio* se trouve chez Ennius: les trois vers de son *Thyeste* cités par Cicéron (*Tusc.* III.26) mettent en relation la *contagio* avec la transmission d'un mal.

rences de *contagio* et de *contagium* se réfèrent au contact. Dans le contexte de la peste d'Athènes, les deux termes désignent le contact qui transmet la maladie d'un sujet à un autre. Le mot *contagium* est créé par Lucrèce, en face de l'abstrait *contagio*, pour des besoins métriques mais il a le même sens. Il ne s'agit donc pas d'un terme concret ou 'technique', qui désignerait les 'contages,' au sens d'éléments pathogènes, comme l'écrit Grmek.<sup>15</sup> Lucrèce n'a pas identifié le véritable agent de l'épidémie, bien que l'atomisme l'eût engagé sur cette voie. Mais d'un point de vue esthétique et moral, le texte profite de ce caractère non technique du terme. Par la valeur de contact, Lucrèce souligne en effet le caractère indistinct, général, de la propagation de l'épidémie. Elle en est d'autant plus effrayante, dans son mouvement exactement symétrique à celui de l'afflux d'atomes de l'univers, qui provoquent des cataclysmes et peut-être aussi des maladies. L'épidémie non seulement se répand 'horizontalement' à travers toute une région, mais elle pénètre chaque sujet sur le modèle du poison.<sup>16</sup> Lucrèce met donc en œuvre des connaissances et des sources médicales nombreuses, dont certaines semblent postérieures à Epicure, comme tendent à le montrer, après les travaux de W. Lück, des recherches récentes, et tout à la fois il décrit face à la *contagio* une grande peur abstraite, que seule la sagesse épicurienne permettrait d'éviter. Chacun sait que, dans la tradition romaine, le remède proposé aux épidémies comme celles de la peste était un ensemble de rites propitiatoires.<sup>17</sup> Tout remède religieux est évidemment banni du *DRN*. Le caractère incurable de l'épidémie en ressort plus implacablement. Et si les atomes qui la forment peuvent venir de l'univers pour affluer dans notre monde, tout comme y affluent les images des dieux, sources de bonheur pour les Epicuriens, mais causes des plus grands maux pour les hommes abusés par la superstition, on comprend encore mieux le rôle métaphorique de la description finale de la peste. Il y a chez Lucrèce, comme l'a montré notamment dans ce colloque Alain Gigandet, déplacement des figures traditionnelles, analogie, polysémie, si bien qu'une dynamique nouvelle est créée, qui permet parfois des percées fulgurantes dans le domaine de la connaissance: c'est le cas, semble-t-il, pour l'épidémie grâce à la diversité des informations et des plans culturels. Poésie et raison restent donc unies jusqu'à la fin du *DRN*. Et puisque la *ratio* n'a pas le statut qu'elle a dans la science moderne, la philosophie ne perd rien à cette union contagieuse réalisée dès le début du poème.

<sup>15</sup> *Op. cit.* p. 53.

<sup>16</sup> Voir Debru (1996). On trouvera aussi dans cet article la mention de sources médicales postérieures à Epicure qui ont pu être utilisées par Lucrèce.

<sup>17</sup> Voir notamment chez Tite-Live (V.13.4-8) la consultation des Livres Sibyllins à l'occasion de l'épidémie 'incurable' de 400/399; le remède dicté aux Romains par les prêtres est une conduite exactement opposée à celle que décrit Lucrèce: *tota urbe patentibus ianuis promiscuoque usu rerum omnium in propatulo posito, notos ignotosque passim advenas in hospitium ductos ferunt...*

